

## *Sur la fiction de gauche (suite)*

### Fleurs intempestives (*La communion solennelle*)

par  
Jacques Rancière



Cliché Rancière

Pourquoi ces vases de dahlias disposés sur les tables du banquet de *La Communion solennelle*, m'ont-ils dès le premier plan accroché l'œil ? Pourquoi y avoir ressenti le rappel d'une exaspération ancienne, celle qui m'avait saisi, aux temps du *Joli Mai*, à voir Chris Marker, ancêtre du voyeurisme de gauche d'aujourd'hui, promener sa caméra dans les cours des quartiers populaires et féliciter gentiment une brave ménagère de ses plantations : « Les pensées, hein ! disait-il à peu près, c'est difficile à faire venir ? ». Par-delà mon ricanement à évoquer le gros pied de pensées qui poussait alors tout seul dans les pierres de mon seuil, il y avait autre chose : le sentiment que leur rapport aux fleurs avait quelque chose à nous révéler sur la démarche des amis/voyeurs du peuple.

Ce quelque chose, il faudrait l'histoire du gauchisme pour mieux le discerner : une certaine inquiétude derrière la visite au peuple, les offres d'amour à lui adressées, les demandes d'être par lui instruit ; quelque chose qu'en même temps on voulait et on ne voulait pas savoir de lui : une affaire de famille un peu différente de celle dont on nous rebat les oreilles et que la question-réponse de Chris Marker permettait d'entrevoir : non plus la question des enfants : *d'où viennent les enfants ?* mais la question des intellectuels qui savent tout ce qu'il faut savoir sur la naïveté des enfants : *d'où viennent les choux ?*

Amour du peuple, question des choux, lieu d'un *quiproquo* fondamental dont la formule me fut donnée lors d'une réunion d'intellectuels de la *Gauche prolétarienne*, au plus fort du grand amour pour les braves gens et les ménagères semeuses de pensées de notre peuple de France. La réunion, comme souvent, se tenait dans un appartement un peu trop luxueux d'un quartier un peu trop beau et, selon l'usage, les participants signifiaient par leurs observations que ce cadre n'était pas le leur. C'est ainsi que l'un d'entre eux se fixa sur un vase d'anémones bleues : « Quelle affectation ! soupira-t-il, des coquelicots bleus ! » Anedocte qui pourrait faire définir ainsi l'intellectuel ami du peuple : celui qui prend de vraies anémones pour de faux coquelicots et croit donc, par la réfutation des fleuristes, retrouver les fleurs qui poussent dans les champs de blé du peuple. Je ne m'étonnai donc pas, quelques années plus tard, de voir le même intellectuel développer ce quiproquo en une philosophie du peuple qui tressait en guirlandes de rhétorique les faux-vrais coquelicots obtenus par la réfutation des faux-faux coquelicots.

Je ne m'étonnai point surtout que les déceptions éprouvées sur le terrain de l'amour du peuple et de la question des choux ait entraîné ce repli vers le *roman familial* qui prend aujourd'hui deux figures : psychanalyse gauchiste interrogeant l'amour du Père au principe du service du peuple, ethnologisme de gauche allant, à travers les chroniques villageoises et les mémoires du peuple, transformer le rapport voyeuriste au peuple en rapport d'héritage et, renvoyant la question « d'où viennent les enfants » non à la loi mais à la sève paysanne qui la déjoue, trouver, en s'identifiant précisément à ces enfants dont l'origine nous est racontée, l'occasion de trouver en même temps la table servie de choux à point.

On a là en effet la réponse à une question que je posais l'an dernier dans les *Cahiers* (n° 268/269, juillet 76) : comment unir les regards sur une fiction du type : *nous venons de là ?* Les particularités de notre histoire nationale n'obligent-elles pas à lui substituer la représentation en tableau de la photo de famille ? Les cinéastes du Programme Commun qui ont besoin de cette image unanimes, ont fourni une solution : proposer une fiction d'origine toujours rabattable sur la photo de famille : familiarisation de l'histoire héroïque (*L'Affiche rouge*) ou historicisation de la photo de famille (*La Communion solennelle*), où l'accordéon de la mémoire se déploie à partir d'un lieu de la communion où le passé vient se rabattre sur le présent et les personnages sur les acteurs, où la chronique des héros vient s'identifier à celle des anti-héros : lieu de recollection et de reconnaissance où les tables sont servies pour la fête.

L'histoire/photo de famille permet à la « mémoire du peuple » d'éviter les coupures qui tranchent la conscience de gauche. Encore faut-il bien l'entendre et déjouer le piège qui nous est tendu. Ce n'est, nous dit Féret, que l'album de mes photos de famille. Feuillitez-le et composez le vôtre. Or ce qui fonctionne dans *La Communion solennelle*, c'est bien une certaine *forme-famille* et une certaine *forme-photo*, mais justement pas la photo de famille. Ce qu'on nous montre, c'est précisément toujours ce qui est *derrière* la photo de famille : réel de l'adultère derrière le cliché du mariage, billets que l'on glisse en cachette du mari, visites nocturnes à la fiancée en cachette du père, désirs qui glissent de la femme à sa sœur ou à sa cousine ; jeux où les uns doivent ne pas voir ou ne pas entendre, les autres répondre au regard qui signifie le désir. Ce qui organise l'espace du visible dans *La Communion solennelle*, ce n'est pas la disposition des corps tournés vers l'opérateur familial, c'est le dispositif voyeuriste — poussé ici à sa limite vaudevillesque — de la préparation du spectacle sexuel. La référence à la photo de famille a en fait

simple fonction de dénégation. Car une certaine politique se met en place justement dans ce regard porté sur l'envers de la photo, mais une politique qui ne tire sa force que de sa dénégation : (*ce n'est que photo de famille*).

Cette fausse photo de famille, c'est en fait une certaine *idée* de la famille qui est aussi une certaine idée de la France, celle de la jeune gauche qui prétend à l'héritage de la France des profondeurs. Dans la représentation de la continuité familiale qui est en même temps déviance irrépressible des corps, dans ce naturalisme de la force sexuelle vive qui fait la trame du roman familial, une certaine histoire se fait signifier : celle qui fait reconnaître dans la France bourgeoise et petite-bourgeoise d'aujourd'hui le sang et la sève des paysans traçant lentement leur sillon, des marchands après au travail et au gain, des ouvriers de la mine, famille ouvrière archétypale, chevillée à la famille naturelle. Nouvelle idéologie de gauche qui, plutôt que de reprendre les principes et les drapeaux démodés veut se prévaloir de sa naturalité, retrouver en son sang la sève terrienne des planteurs de choux et des semeurs d'enfants. C'est ce que nous propose le nouveau spectacle de gauche : une image de l'épaisseur humaine du peuple/nation/famille dont nous devons nous sentir héritiers. Le présent de la Communion est celui où, par l'intermédiaire de la mise au présent des corps historiques, nous absorbons la chair et le sang du peuple : eucharistie du peuple qui est clairement signifiée dans le film par l'élévation de la coupe de champagne du communiant qui répète l'élévation du verre de bière consacrant la première descente du galibot à la mine. Initiation au travail, initiation sexuelle, initiation politique. Nous absorbons la substance-peuple de l'enfant qui pour nous descendit sinon aux enfers, du moins à la mine. Communion : fête du printemps, sacrement de la jeunesse qui est en même temps une fête de la moisson et des vendanges.

C'est là qu'on retrouve les dahlias. Fleurs bien à leur place, dirait-on, fleurs prolifiques et opulentes, à leur place dans la vitrine des fleuristes comme dans les cours de ferme et les jardins ouvriers. A vrai dire, Féret ne semble guère s'en être soucié. Le scénario parle seulement de *fleurs* en un paragraphe qui plante le décor idéologique : communion, printemps, enfant, fleurs. Joli mai, jolie photo de famille ; essayez donc, comme on vous y invite, de la refaire pour votre compte, et les difficultés vont commencer ; à cause des dahlias, parce que les dahlias, ce n'est pas une fleur de printemps mais une fleur d'été. Plus précisément, on les plante vers l'époque des communions et ils commencent à fleurir vers l'époque de la moisson. D'ailleurs il n'y a qu'à regarder de l'autre côté de la route vers ces champs dorés et rasés. On a déjà fait la moisson. Bien évidemment, puisqu'il fallait cuire le pain de la table de communion.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire pour de malheureux dahlias ? Les communions ont lieu en mai et ils ont tourné en août ? On tourne quand on peut et au prix de la journée de tournage on a intérêt à la faire à la belle saison. Et puis l'art transfigure la réalité et fait aussi ce qu'il veut de son propre donné. Est-ce que vous ne savez pas qu'on joue maintenant Wagner en bleu de chauffe ?

Bien sûr ! Bien sûr ! Si on peut tourner en août, on ne va pas attendre le mois de mai suivant. Seulement il faut poser la question à l'envers : pourquoi la réunion de famille qui est l'occasion de ce roman familial *doit-elle* être une Communion ? Pourquoi pas un mariage ? Pourquoi une fête de l'enfant qui est fête d'initiation et fête de croissance ? Pourquoi un sacrement qui ne peut avoir lieu qu'au joli mois de mai ?



Si on joue Wagner en bleu de chauffe on peut bien faire fleurir des dahlias en mai ? Mais est-ce qu'il n'y a pas confusion des genres ? La culture de gauche ne se donne-t-elle pas aujourd'hui sous deux grandes figures complémentaires ? Il y a la grande culture que l'on met « dans tous ses états », et puis il y a la photo de famille, l'image des oubliés de la grande culture, les travaux et les jours, les saisons et les fêtes du peuple que l'on recueille fidèlement. Dans le frénésie voyeuriste/ethnologiste d'aujourd'hui, comment ne sentirions-nous pas à la longue une certaine perplexité à force de voir ces lumières de fin d'été éclairer les fêtes de printemps du peuple ?

Qui ça, nous ? Peut-être les jardiniers trouveraient-ils dans la photo de famille quelque chose qui cloche. Mais la culture de gauche n'est pas faite pour les jardiniers. C'est entre intellectuels qu'on se montre sa photo de famille qui est la photo de famille du peuple. Plus précisément l'affaire se joue entre ceux qui se pensent comme les héritiers de la dernière grande fête de printemps et ceux qui préparent les prochaines moissons électorales, entre ces « enfants de mai » qui se sont essouffés à trouver, dans la lutte contre les anémones de Pâques, les coquelicots de juin et ceux qui veulent dès mai faire fleurir les dahlias de la moisson. Cette ethnologie hors-saison, c'est peut-être le moyen de faire converger leurs regards, d'unir la classe de ceux qui savent tant de choses sur les enfants et si peu sur les choux, sur une image qui en même temps présentifie et dénie l'idéologie des nouveaux fils du peuple : nos aïeux ont semé et planté ; à nous qui sommes leur chair et leur sang de récolter les blés mûrs.

Comment faire la moisson de mai ? Comment faire la moisson *en* mai ? Tel est l'enjeu de tous ces jeux d'identification : ma famille, votre famille, notre peuple, leur programme.

Jacques RANCIÈRE